

Lauréats des concours 2016

**NOUVELLES
POÈMES
BOOKFACES**

« Lieu public »



Avant-propos

Pour la 8^e année consécutive, la Communauté de communes Terre de Camargue a organisé, avec son Réseau de lecture publique, un concours de nouvelles, de poèmes et de bookfaces à destination des habitants du Gard et de l'Hérault.

Le thème de cette année était : « Lieu public ».

L'équipe organisatrice tient à remercier l'ensemble des participants et tout particulièrement les lauréats de cette session :

Dans la catégorie Nouvelle :

- 1^{er} prix : Marie-Antoinette Andrès (Castelnaud-le-Lez)
pour « *Une journée particulière* » p. 5
- 2nd prix : Mélina Lusseau, 16 ans (Le Grau du Roi)
pour « *Place des Lauriers Roses* » p. 11
- Prix spécial jury : Marin Reboul, 15 ans
(St-Laurent d'Aigouze) pour « *Vendetta* » p. 21

Dans la catégorie Poésie :

- 1^{er} prix : Sophie Bonnet (Aigues-Mortes)
pour « *Voie* » p. 26
- 2nd prix : Andrée Faure (Le Grau du Roi)
pour « *Salle de concert* » p. 28

Dans la catégorie Bookface :

- 1^{er} prix : Marie Vesse, 8 ans (Aigues-Mortes)
pour « *Liberté* » p. 30
- 2nd prix : Victor Lalande, 8 ans (Aigues-Mortes)
pour « *Un bouquin sinon rien* » p. 31

1^{er} prix dans la catégorie Nouvelle

« *Une journée particulière* »

par Marie-Antoinette Andrès (Castelnau-le-Lez)

A Valoar, la quinzaine commerciale annuelle se déroulait traditionnellement les deux premières semaines de mars. Cette année, en raison de contraintes liées à l'emploi du temps plutôt chargé du maire, il avait été décidé à l'unanimité, de la déplacer à cheval entre mars et avril.

En ce samedi qui clôturait la première semaine, la petite place centrale de Valoar, couverte de toiles bariolées, résonnait depuis le matin de cris joyeux, de rires d'enfants et d'appels lancés par les marchands vers les badauds en quête de l'objet rare ou non, absolument nécessaire à leur bonheur. Le soleil jouait avec les cuivres de la fanfare de la ville voisine, venue spécialement pour l'occasion. Le vent, notoirement fripon, s'amusait à soulever quelques jupes avant de courir décoiffer chevelures blondes, rousses, brunes ou blanches, et disparaître dans un tourbillon de poussière...

Après une journée bien remplie, sept heures sonnèrent au vieux clocher municipal. Les premières lueurs du crépuscule avaient déjà

commencé à pailleter d'orange les jeunes feuilles des platanes entourant la placette. Depuis environ une demi-heure, la foule devenait de plus en plus dense autour de l'estrade montée avec les moyens du bord sur le côté droit de la place. Un événement exceptionnel avait été annoncé à grand renfort de tambour par le crieur public. Hé oui, à Valoar, on savait garder les traditions : comme au bon vieux temps, le facteur, garde-champêtre et menuisier à ses heures, remplissait également l'honorable fonction de crieur public. La commune réalisait ainsi quelques modestes économies d'encre et de papier qu'elle réinvestissait dans les domaines les plus indispensables au bien-être général.

A 20h précises, un invité surprise devait intervenir. Son identité n'avait été révélée à personne pas plus que les modalités de son intervention. Pour tromper le temps et calmer leur curiosité, beaucoup faisaient la queue pour accéder à la buvette où l'on pouvait se procurer pour une somme modique, un grand bol de riz nature ou agrémenté d'une sauce maison dont l'épicier gardait jalousement le secret de fabrication. Il avait, paraît-il, l'espoir, de remporter un prix lors de sa participation à une émission de télévision très connue. Pour les amateurs de sucré, des crêpes étaient proposées, garnies de beurre, miel, confiture ou chocolat. Les lampions multicolores confectionnés par les enfants, exécutaient, sous la direction du vent, expert en la matière, une danse endiablée sous les branches des arbres. Les feuillages naissants et les petits ballons se balançaient allègrement. L'ensemble exécutait au-dessus de la foule une chorégraphie originale et aussi imprévisible que les caprices de son maître à danser. L'heure de la révélation approchait, les ruelles vides du petit bourg ressemblaient aux branches d'une étoile dont le centre pulsait comme un cœur battant à se rompre. Chacun avançait son hypothèse. Les uns pensait à un débat entre deux ou plusieurs érudits sur des thèmes politico historico-philosophiques, les autres à une démonstration sportive de haut niveau, d'autres encore à un récital de musique ou de chant et chuchotaient les noms les plus prestigieux de l'art lyrique

ou des dernières stars à la mode. Une poignée d'indécis écoutait tous ces discours et l'on voyait sur leur visage, le doute faire place à une détermination calquée sur celle du dernier orateur et qui évoluait au fil de leurs rencontres.

Sur l'estrade, deux employés municipaux vinrent installer une grande roue semblable à celle qui servait à tirer au sort le numéro gagnant de la tombola organisée en fin d'année scolaire par la paroisse en faveur des plus pauvres. Mais la ressemblance entre les deux se limitait à un disque bordé de clous entre lesquels, une languette fixe indiquerait lors de l'arrêt de la roue, la zone choisie par le sort. Aucun numéro ne figurait sur l'objet. Seuls cinq emplacements recouverts de tissus de différentes couleurs portant chacun une lettre différente : B, 1, C, F, M renforçaient encore le suspens.

Le rideau tendu au fond de l'estrade se mit à bouger et le maître de cérémonie, le maire en personne, tout de blanc vêtu, apparut, flanqué de ses deux adjoints comme un dieu entouré de deux disciples. On allait enfin savoir !

Lorsque l'ovation, proportionnée à l'importance du personnage s'acheva enfin, le maire s'empara du micro pour s'adresser à ses concitoyens en ces termes :

« Mes chers amis, je sais que vous attendez tous ce moment depuis des jours et que vous n'avez pas ménagé votre peine pour faire de cette quinzaine une réussite. La fin de cette journée doit, bien sûr, constituer l'apothéose de la manifestation. Dans quelques instants, vous allez vivre des moments inoubliables sous les lampions multicolores que vous avez pris la peine de confectionner vous-mêmes et avec lesquels nos enfants ont si bien décoré notre petite place. Bien sûr, notre petit village nécessiterait d'importants travaux de rénovation et la création d'une école mais une fois encore toutes mes demandes ont été refusées par l'État. Vous m'en voyez désolé mais qu'importe, je connais votre combativité et votre amour pour ce lieu où vous êtes nés pour la plupart, alors, place à la fête ! ».

Les applaudissements naissants furent brutalement interrompus par une soudaine panne d'électricité qui plongea la placette dans l'obscurité la plus totale.

La voix du maire, rassurante, invita au calme et rapidement, un éclairage de fortune permit aux spectateurs de centrer leurs regards sur la roue, magnifiquement mise en évidence, auprès de laquelle se tenait un homme masqué. Un «Ho ! » de surprise parcourut l'assistance. Le maire s'avança pour les présentations : *« Nous avons la chance ce soir, d'avoir parmi nous le grand gourou Trepef et sa roue magique. On le dit capable d'exhausser bien des souhaits. Il est le premier de nos invités. J'ai pensé que le seul capable de se confronter avec lui ne pouvait être que tout le village dans son ensemble. Pour des raisons de commodités que vous pouvez facilement comprendre, j'ai donc invité les cinq personnalités les plus représentatives de notre commune. L'instituteur qui depuis des années prend en charge nos enfants dans l'école la plus proche à 15 km d'ici, le curé de notre paroisse, le facteur aux multiples fonctions, la boulangère et moi-même, votre dévoué serviteur »*.

Chacun va exposer, au nom de tous, ce dont notre village a le plus besoin et nous donnerons ensuite la parole au grand gourou Trepef. La roue décidera de l'ordre d'intervention. Elle sera tournée par notre honorable invité. Les cinq orateurs, soutenus par la ferveur populaire, se succédèrent alors, déployant des qualités de communication hors du commun. La dernière plaidoirie achevée, le gourou demanda qu'on lui apporte de l'eau et une canne à pêche. La boulangère fournit la bassine et l'eau, le facteur la canne à pêche, le curé tint à bénir l'eau, cependant que l'instituteur notait soigneusement le déroulement des opérations que le maire supervisait.

Le gourou plongea la canne dans l'eau et en ressortit un poisson argenté. Le corps de celui-ci, en carton, portait une inscription que la foule ne pouvait distinguer mais que le maire annonça à haute voix dans le micro. Il s'agissait d'un nombre assez important. Le poisson fut remis au curé. Le gourou plongea à nouveau la canne dans l'eau

et le même scénario se répéta trois fois de suite, chaque représentant du village devenant destinataire d'un poisson portant un nombre spécifique à l'exception du maire. Personne ne comprenait exactement ce qui se passait...

Alors, tout à coup, les lampions se rallumèrent, un énorme poisson apparut, tout scintillant de lumières portant l'inscription « Joyeux 1^{er} avril ». Le grand gourou Trepéf se démasqua, laissant place au Préfet qui remit au maire en grande pompe, un chèque correspondant au total des sommes inscrites sur les 4 poissons. La subvention avait enfin été accordée ainsi que la création d'une école. Le petit village, ses ruelles et sa placette débutaient une nouvelle vie. Dès demain, chacun retrouverait heureux son petit lopin de terre et garderait le souvenir inoubliable de ce 1^{er} avril si particulier.

2nd prix dans la catégorie Nouvelle

« *Place des Lauriers Roses* »

par **Mélina Lusseau**, 16 ans (Le Grau du Roi)

Qu'est-ce que la place des Lauriers Roses ? Si vous posez la question aux habitants d'Auvéra, ils vous répondront avec enthousiasme qu'elle constituait la fierté de leur petit village. En effet, ce hameau du sud de la France était très connu pour ses paysages verdoyants, ses maisons pittoresques et surtout pour sa remarquable petite place ensoleillée. Cinq belles bâtisses, l'encerclaient de façon harmonieuse, et il s'y dégagait un sentiment de liberté et de sérénité. Des pins et des cyprès majestueux avaient été plantés, afin d'apporter ombre et fraîcheur aux nombreux passants venant s'y promener. Certains s'installaient sur les bancs pour contempler les charmantes maisons ; leur style provençal, d'un blanc immaculé, où se reflétaient de remarquables plants de lauriers roses, dont l'arôme enivrant, rendait les gens joyeux.

C'est pour cette raison que l'on avait nommé la place ainsi. Cet endroit avait acquis une grande réputation et souvent étaient organisés des événements et même des mariages ! Les habitants de ce quartier en étaient très fiers ! Loin d'être dérangés par cette agitation,

ils préparaient eux-mêmes des fêtes, qui se faisaient dans la joie et la bonne humeur. Des bals duraient toute la journée, remplissant la place de danseurs, les pieds battants le sol dallé, les jupes virevoltantes. C'était la belle vie !

Un jour, une équipe de tournage, ayant beaucoup entendu parler de cette fameuse place, décida d'y filmer quelques scènes, pour leur nouveau film. Il fut convenu qu'ils s'installeraient chez monsieur Pierre Nori, un des habitants de la place. L'équipe se composait de Mlle Estelle Lara, la rédactrice et metteuse en scène, accompagnée de trois caméramans, et de quelques acteurs qui allaient et venaient selon les scènes. Profitant du soleil radieux, qui faisait étinceler les pavés et briller les feuilles, elle put tourner plusieurs scènes dont elle fut très satisfaite.

- « Nous avons fait du très bon travail ! Et je ne sais pas si c'est moi mais, j'ai l'impression que depuis que je suis ici, tout me semble possible ! » déclara Estelle.

- « Effectivement cette place est magique », répondit fièrement Mr Nori.

- « Exactement ! A ce propos, dans une des scènes, nous devons tourner de nuit ».

- « Ah bon ? Mais il risque de pleuvoir ce soir ! », répliqua le vieil homme.

- « Ce n'est pas grave, nous avons le matériel nécessaire pour faire face à la situation ».

- « Oui mais... l'atmosphère ne sera pas la même ! »

- « A la bonne heure ! Ce sera parfait pour la partie romantique du film. »

- « Bon et bien faites comme vous voulez... », bougonna Pierre d'un air contrarié.

La réalisatrice se demandait pourquoi, il semblait réticent au fait de filmer de nuit. Mais elle ne s'attarda pas sur la question, bien trop excitée par le beau film qu'elle allait produire. Ah ! Quelle merveilleuse idée, elle avait eue de venir ici ! Elle exerçait le métier depuis peu, mais elle avait beaucoup d'ambition et comptait montrer qu'une femme aussi, pouvait réaliser un chef d'œuvre !

Comme l'avait prédit Mr Nori, il y eut, à partir de vingt et une heures, une pluie fine mais persistante. La metteuse en scène était ravie !

« Préparez les caméras, allez chercher Jean et Delphine pour la scène ! Allez, on s'active ! », s'impacienta-t-elle, en frappant des mains.

Une légère odeur vint lui chatouiller les narines. Elle renifla discrètement et ce qu'elle sentit lui déplut. Peut-être, était-ce la pluie qui ramenait des relents de terre ?... Elle fut interrompue dans ses pensées, par un juron.

- « Non de non ! Pourquoi cela ne veut-il pas s'allumer ! » s'énervait l'un des caméramans.

- « Que se passe-t-il ?! », demanda Estelle.

- « Cette fichue caméra refuse de s'allumer ! »

- « Ah bon, elle marchait parfaitement cet après-midi ! Regardez à l'intérieur, il y a peut-être un problème », suggéra-t-elle.

Le cadreur l'ouvrit et... une épaisse fumée s'en échappa. Tout le monde recula.

- « Quelle est donc cette farce ? », s'écria Estelle.

- « Mais... On dirait qu'il y a eu un court-circuit, je ne comprends pas... »

Réactive, Estelle trouva vite une autre solution.

- « Bon, prenez la caméra de secours, on s'en occupera demain, le temps presse ! »

Au même moment, Jean, un des acteurs, arriva d'un air contrarié.

- « Delphine se sent nauséuse, elle ne pourra pas jouer ce soir », annonça-t-il.

- « Mais qu'est-ce que c'est cette organisation ! La caméra qui nous lâche Delphine qui est malade, décidément ! », s'emporta Estelle.

Reprenant la situation en main, elle annonça :

- « Bon faites venir Marion, il nous faut absolument filmer ce soir. »

Le temps que Marion arrive, ils avaient perdu une bonne heure. Néanmoins, la caméra de secours fonctionnait et ils purent repartir sur de bonnes bases. De plus la pluie n'avait pas cessé, ce qui était parfait. La scène commença, toutefois les acteurs ne semblaient pas à l'aise et Marion se trompait souvent. Ils durent recommencer plusieurs fois. Soudain, au moment du baiser, l'orage éclata. Jean, surpris, fit un bond en arrière et trébucha contre un banc public, tomba et se cogna violemment la tête par terre. Un filet de sang commença à s'échapper de son crâne ...

- « Jean ! Oh mon dieu, il saigne ! », cria Marion épouvantée.

L'équipe se précipita vers l'homme inanimé, Romain l'un des caméramans, colla son oreille à sa poitrine.

- « Son cœur bat, il est toujours vivant ! », annonça-t-il soulagé.

Ils appelèrent une ambulance qui arriva quelques minutes plus tard. Jean avait été assommé et avait probablement un traumatisme crânien. Il ne pourra sûrement pas reprendre le film avant plusieurs jours. Estelle était agacée, rien ne s'annonçait comme prévu. L'orage battait à présent son plein et une odeur nauséabonde se propageait sur toute la place. Son moral descendit en flèche. L'esprit brouillé, elle ordonna à son équipe d'aller se coucher. Demain sera un autre jour, se dit-elle une fois dans son lit. Mais, encombrée d'idées noires, elle n'arrivait pas à trouver le sommeil, son esprit ressassait la scène. Finalement, au bout de quelques heures, elle réussit à s'endormir.

Le lendemain matin, elle fut réveillée par les rayons du soleil qui entraient à flot à travers les rideaux. Dehors, plus aucune trace de l'orage qui avait fait rage cette nuit. De nouveau, l'air était léger et parfumé, elle sentie sa bonne humeur revenir. Guillerette, elle rejoignit l'équipe qui prenait son petit déjeuner. Romain, lui annonça qu'un des habitants de la place, doué en électronique, avait pu réparer la caméra. Tout leur souriait à nouveau, ils trouvèrent rapidement le remplaçant de Jean. Ainsi, les scènes furent finies deux jours plus tard.

Pour fêter le succès du tournage, Estelle décida d'organiser une fête sur cette place. D'autant plus que ce sera son anniversaire demain soir. Pourtant, quand elle voulut inviter les résidents, ces derniers se montrèrent encore réticents à l'idée que cela se passe le soir. La jeune femme ne voyait pas quel était le problème, puisqu'ils y faisaient souvent des fêtes.

- « Oui mais elles se passent l'après-midi », expliqua Mme Laval, une des voisines.

- « Mes amis ne pourront venir que demain soir. Depuis le temps que je leur parle de votre belle place... »

Les habitants se regardèrent d'un air inquiet. Mais Estelle, forte de caractère, avait toujours, le dernier mot et elle ne comprenait pas leur comportement. Pour les rassurer, elle leur promit que la place resterait propre. Mais voyant leur visage fermé, elle s'interrogea : pourquoi ne lui faisaient-ils pas confiance ? Après un moment de réflexion, les habitants finirent par accepter. Réjouie, elle leur offrit son plus beau sourire, les remercia et partit téléphoner à ses amis,

- « J'espère qu'il ne pleuvra pas... », dit Mr Nori discrètement.

Le lendemain soir, des lampions de toutes les couleurs étaient accrochés aux arbres, un buffet accueillait un gigantesque gâteau à la crème, orné de bougies, et une musique rythmée faisait voltiger les danseurs. La petite place était très animée comme toujours ! Les lumières se reflétaient sur le sol dallé et créaient une atmosphère joyeuse. Estelle était enchantée !

- « Décidément cette place est merveilleuse, j'ai bien fait d'insister, je n'aurais pas rêvé mieux comme endroit pour fêter mon anniversaire ! », répétait la jeune femme.

Seulement très peu d'habitants étaient venus à sa fête, ce qui l'étonna un peu, mais prise par l'ambiance, elle n'y pensa plus. Vers vingt-deux heures, alors que tout le monde dansait et s'amusait, des gouttes commencèrent à tomber. Mr Nori qui suivait la fête de sa fenêtre, se mit à trembler.

- « Oh non... », murmura-t-il.

Soudain, on entendit plusieurs fausses notes. Estelle vit que les musiciens semblaient mal à l'aise, eux qui jouaient admirablement bien depuis le début...

Un effluve désagréable se répandit sur la place et elle sentit sa tête

bourdonner, ainsi qu'un soupçon de colère, qui commença à enfler sans qu'elle ne sache pourquoi. Au même moment une dispute éclata.

- « Arrête de faire n'importe quoi ! On dirait que tu fais exprès de mal jouer ! », s'exclama le pianiste au guitariste.

- « Non mais, tu t'es vu toi avec ton piano désaccordé ! » répliqua le musicien énervé.

- « Hein ? Mais pour qui tu te... »

- « Stop ! Calmez-vous, les gars ! », intervint le bassiste.

Le guitariste lui lança un regard noir... Puis, il prit sa guitare et la balança sur le piano. Elle se brisa net. Un éclair de confusion passa sur son visage, comme s'il se demandait pourquoi il avait fait cela, mais très vite la colère reprit le dessus. Tout le monde était hébété par la situation. Estelle n'en croyait pas ses yeux, comment osaient-ils gâcher sa fête ! Elle entendit un ricanement et vit Delphine, l'une des actrices qui la regardait d'un air moqueur.

- « Tu trouves la situation comique ?! » demanda-t-elle sèchement.

- « Hihhi », répliqua l'autre d'un ton railleur.

La pluie augmenta et l'odeur se fit plus persistante. La réalisatrice sentit sa colère exploser d'un coup, devant tant d'ironie.

- « Ça t'amuse de voir ma fête gâchée ! »

- « Oui, là au moins il y a de l'ambiance », riposta Delphine.

Estelle, n'aimait pas vraiment cette actrice de base, mais là c'en était trop. Sans qu'elle ne sache vraiment pourquoi, une rage folle s'empara

d'elle et se mit à l'insulter violement. A présent la pluie tombait drument, mais elle s'en moquait. Par ailleurs, plusieurs personnes avaient entrepris de régler leur compte. La petite place, d'ordinaire si paisible et joyeuse, accueillait à présent une foule pleine de colère et de rancœur. Et l'odeur continuait à s'insinuer sournoisement dans le cœur de tous, faisant ressortir ce qu'il y avait de pire en eux. D'un coup, les lampions se mirent à clignoter de façon lugubre. Delphine et Estelle, continuaient à s'injurier avec véhémence. Soudain, Delphine, rouge de colère précipita sur le gâteau, en prit une grosse poignée et la lança sur Estelle.

- « Mon gâteau ! Espèce de... ! » Et elle en reçut de nouveau en pleine figure.

Furieuse, elle essaya de la rejoindre, glissant à moitié dans les flaques, quand soudain une main la retint en arrière. Elle se retourna et vit Mr Nori, qui avait une pince à linge sur le nez.

- « Arrêtez, vous n'êtes pas dans votre état normal ! Venez ! »

Une partie d'elle avait soif de vengeance et elle faillit lui dire des mots désagréables. Faillit... Car la pluie avait cessé et l'odeur disparaissait peu à peu. Sa colère retomba, elle se rendit compte de la situation : elle avait du gâteau sur son visage et sa robe, ses cheveux trempés et ses pieds baignaient dans une flaque d'eau.

Elle se sentit ridicule. C'était le pire anniversaire de son existence !

Autour d'elle les gens retrouvaient leur esprit, quelques-uns continuaient à se disputer mais avec moins d'ardeur. Delphine regardait sa main pleine de crème, d'un air confus, comme si elle regrettait ses actes.

La metteuse en scène décida de partir honteuse, son orgueil ayant pris un coup. Elle se dégagea de l'emprise de son hôte et s'enfuit dans la maison, monta dans sa chambre, se changea rapidement et

fit ses valises.

Au moment où elle allait partir, Mr Nori la retint.

- « Attendez ! Il y a quelque chose que vous méritiez de savoir. »

Exaspérée, elle s'arrêta néanmoins.

- « Je vous écoute ».

- « Et bien voilà... Auparavant, un manoir était bâti sur cette place, où habitait un herboriste un peu dérangé. Un soir, alors qu'il élaborait une expérience assez compliquée, la foudre frappa son laboratoire. Toutes ses fioles explosèrent d'un coup et formèrent une mixture qui se répandit partout. De nos jours, il ne reste aucune trace du manoir, mais, depuis cette fameuse nuit, une seule chose persiste sur cette place : l'Odeur. Le jour, elle est légère, subtile et rend tout le monde de bonne humeur, mais la nuit quand il pleut... Elle pénètre partout, faisant ressortir notre pire caractère. C'est pour cela, que tout s'est dégradé ce soir, plus la pluie augmente, et pire c'est... »

- « Je comprends maintenant pourquoi le tournage de l'autre soir s'est mal passé. Mais... d'où vient exactement cette odeur ? »

- « J'allais y venir. Lorsque les fioles ont explosé, une partie de la mixture s'est mélangé à la terre. Quelques années plus tard, de magnifiques plantes au poison redoutable y poussèrent. »

- « Les Lauriers Roses... », souffla Estelle.

Mention spéciale du jury dans la catégorie Nouvelle

« *Vendetta* »

par **Marin Reboul**, 15 ans (St-Laurent d'Aigouze)

Mattia était ami avec Silvio depuis la petite école et tous deux vivaient à Naples. A l'adolescence, ils avaient fait partie de bandes de voyous napolitaines. Puis s'étant perdus de vue à cause d'un désaccord, seize années s'étaient écoulées durant lesquelles ils ne s'étaient plus vus. Mattia, qui était le plus raisonnable des deux, entra dans la police, et plus précisément dans la brigade criminelle napolitaine. Aujourd'hui, il est reconnu par ses supérieurs comme un agent, certes un peu violent, mais très efficace. Silvio, quant à lui, intégra une organisation de trafiquants d'armes italienne en lien avec la Camorra. Organisation au sein de laquelle il gravit les échellons au fil des ans et où sa parole fut de plus en plus écoutée et crainte.

Mattia, durant ces seize années, ne cessa complètement de suivre ce que faisait son ami. Rumeurs, infos des uns et des autres, coups de fil à des connaissances, à d'anciens complices... Toutes ces graines semées lui permirent de suivre le fil des événements. Il eut donc vent de son importance grandissante parmi les malfaiteurs. Il suivait tout ça d'un œil attentif mais lointain, jusqu'au jour où il apprit que Silvio

avait quasiment pris la tête du réseau. Son odorat policier lui permit d'en déduire que les ennuis allaient commencer pour le jeune Campanien. La convoitise du poste effrayait Mattia ou devrait-on dire inspecteur Palabretti, qui craignait pour Silvio. Les indics, flics pourris et autres ne manquaient pas dans la police italienne mais une sorte d'omerta planait sur l'institution.

A cette période-là, les averses du mois de mars battaient le rythme des journées denses et longues. Ce soir-là, Mattia Palabretti rentra à son domicile, un petit appartement de 30 mètres carré, rue Maddaloni. Notre jeune inspecteur, exténué, s'effondra tout habillé sur son lit. Son portable sonna. 23 heures 52 secondes. Un mal de tête accompagna son réveil. Il décrocha. Silvio était à l'autre bout du fil. Seize fichues années qu'il n'avait pas entendu le timbre de sa voix ! Une onde chaleureuse l'envahit. Silvio hurla. Mattia ne comprit pas tout, la ligne était mauvaise. La situation était urgente, il retint une adresse ou plutôt un code qui le fit sourire. Rendez-vous derrière l'église. Inquiet. Oui c'est ça, Mattia fut pris d'inquiétude. Pourquoi ce coup de fil après ces longues années?... Bon ok, le temps de me préparer et je suis là, conclut-il.

Sa voix était enrouée, sa migraine ne passait pas. Son portable affichait un appel manqué de sa mère, de passage sur la côte amalfitaine, mais le temps pressait. Il descendit quatre à quatre les marches de l'immeuble et sauta dans sa berline noire. 00 heure 08 minutes. Malgré les voiles sombres de la nuit qui avaient englouti le ciel italien, Mattia n'alluma pas ses phares. Ce vieux réflexe lui avait sauvé la vie un bon nombre de fois. Ce coup de fil hantait ses esprits et les scénarios possibles qui fermentaient sous son crâne ne présageaient rien de bon. Pourquoi ce coup de fil au beau milieu de la nuit ? La froideur du crucifix d'argent qui collait à sa peau, sous sa veste, lui procura un regain d'espoir. Son ami lui avait semblé désespéré, des bruits de voitures vrombissantes avaient couvert sa voix, ainsi que le choc des bateaux de pêcheurs sur l'eau...

L'information éclaira ses pensées. Sur l'eau. Il l'attendait. Silvio l'attendait derrière l'église. Voilà au moins quinze ans qu'il n'avait

pas mis les pieds dans ce foutu terrain vague. C'étaient les bruits de l'eau qui lui confirmèrent son hypothèse. Un cours d'eau s'écoulait derrière le bâtiment religieux. Son crucifix le démangeait. 150Km/h. La voiture sentait le tabac froid et l'humidité rendait l'odeur encore plus désagréable.

Un chat noir sauta sur le capot du bolide et Mattia fit une embardée et dérapa sur la chaussée. Etant superstitieux, ce chat noir avant ce rendez-vous lui fit lâcher un juron. Ça y est, l'église se dessinait dans la nuit noire et la route s'estompa pour laisser place à un chemin défoncé jonché par des pneus, ferrailles et autres débris... Une sueur froide s'écoula dans son dos. Il éteignit le moteur, garé derrière un local à poubelles. 00 heure 26 minutes. Encore par superstition, il murmura quelques prières et embrassa son crucifix. Tout à coup, une rafale de balles brisa un vitrail de l'église. Merde. Il attrapa son arme de service sur le siège passager. Puis, un homme passa en courant, cheveux au vent. Son visage émacié était éclairé par le seul lampadaire du chemin. Et là, il le reconnut. C'était Silvio. Mattia sortit et courut vers lui. Il le rejoignit en quelque secondes mais...

Silvio braqua son arme sur lui. Le policier s'écria:

« C'est moi ! C'est moi ! ». Son ami le reconnut et baissa son bras. Ils restèrent peut-être 2 minutes à se dévisager sous la pluie chaude qui tombait.

Tu es venu, sourit le malfaiteur.

Que se passe-t-il ? Interroga l'inspecteur. Je suis d...

Une balle frôla l'épaule de Mattia. Cours ! Vociféra Silvio. Ils rentrèrent en trombe dans l'église bousculant bancs, statues, cierges... Le malfaiteur se jeta derrière une statue de la Vierge Marie, s'adosant à une porte en bois délabré et Mattia se glissa dans un recoin du mur de l'édifice, près de l'entrée. La porte délabrée donnait sur le fleuve que l'on apercevait par les nombreuses ouvertures causées par le temps. C'est à cet instant qu'il entra. Un grand type, la quarantaine tout juste, barbu, à la démarche claudicante... Il jura en italien. Mattia

se raidit. Il avait un chien avec lui. Il en avait la phobie depuis une morsure étant petit. Malgré tous ses efforts, il lâcha un gémissement. Le gars se retourna vers lui et l'aperçut. Son visage, mis en valeur par les vitraux, apparut à Mattia. La détonation résonna dans l'édifice religieux et l'inspecteur fut projeté contre le mur sous la puissance du choc. Non! Silvio se rua sur le tireur, lui assénant un coup au visage. Le chien, bavant de rage, lui sauta à la gorge en aboyant. L'homme assomé était étendu dans l'encadrement de la porte tandis que Silvio et le chien s'étripaient, la violence du combat étant à peine soutenable. Mattia, recouvrant ses esprits, tira et acheva l'animal. Se soutenant, ils se dirigèrent vers le fleuve, malgré leurs jambes qui se dérobaient à chaque pas. L'épaule droite de Mattia était en sang. Le visage de l'agresseur retenait l'attention du jeune policier. A cet instant précis, un bruit d'arme résonna dans leur dos.

Les deux hommes firent volte-face. Il se tenait devant eux, son arme chargée les tenait en joue. Et là, enfin il le reconnut. Francesco Filippi, chef du service de la brigade criminelle, s'apprêtait à les envoyer vers le Tout-Puissant. Son patron en personne. La balle qui sortit du canon perfora le torse du jeune mafieux qui, dans sa chute, brisa la porte et disparut dans le fleuve. Mattia suivit du regard le courant, impuissant. Noire l'eau à cette heure-ci. Noire comme les ténèbres. Tire ! Allez tire maintenant ! L'assassin le fixait. Peu à peu il recula et finalement s'enfuit dans la nuit noire. Il resta là, assis sur un banc brisé par les affrontements. Son meilleur ami avait donc été tué par un concurrent pour diriger le réseau. Encore un disparu supprimé par la soif de puissance d'un homme. Il était 01 heure 17 minutes.

Mattia s'éloigna à pas lents de l'église et reprit la route. Sa chemise était trempée de sang. Sa journée du lundi était censée commencer dans quelques heures seulement. Un sourire inquiétant fendit son visage. Cette notion de travail lui paraissait complètement ridicule à ce moment-là. L'inspecteur était songeur. En effet, le tueur était une vieille connaissance des deux napolitains. Le désaccord qui les séparait depuis toutes ces années, c'était lui. Silvio avait toujours pensé qu'il pouvait être leur associé au sein des bandes tandis que Mattia

n'avait cessé de clamer le contraire. Et il avait eu raison. Le soi-disant associé... Voilà ce qu'il en avait fait de sa confiance, une balle en pleine poitrine. Soudain il pila et, pied au plancher, repartit vers l'église marmonnant de rage. Francesco n'avait pas pu laisser le corps dans le fleuve. La police l'aurait découvert au petit matin, risques inutiles pour l'organisation. Il se gara au même endroit et prit une arme dans la boîte à gants. La haine qu'il eut dans ses yeux en regardant dans le rétroviseur intérieur était terrifiante. Il sortit doucement, marchant d'un pas sûr mais lent à l'image d'un guerrier paradant sur une terre conquise. Le jeune policier ne s'était pas trompé. Francesco sortit de derrière l'église, l'air satisfait. Il n'avait pas remarqué la silhouette de l'inspecteur. Il n'en eut pas l'occasion. Mattia lui tira une balle dans le genou droit et s'approcha à une dizaine de mètres de lui. Son adversaire s'écroula sur le dos, hurlant de douleur. Porco dio ! jura le mafieux démasqué. La pluie commençait à tomber. La terre du chemin devenait boueuse, le sang qui s'écoulait de sa jambe se mêlait à l'eau formant une marre autour du blessé. Regarde-moi, ordonna Mattia. Regarde-moi ! Sa victime leva des yeux suppliants. Mattia s'agenouilla de sorte à n'être qu'à quelques centimètres de son visage. Ses longs cheveux mouillés balayaient la face de sa victime. La pluie redoubla. Du crucifix du policier dégoulinait le sang de son ennemi. La couleur rouge pur de la petite croix passa dans le regard de Francesco. Les veines palpitaient à la tempe du pourri, sa respiration se faisait de plus en plus irrégulière. L'inspecteur allait accomplir un acte héroïque au nom de la justice italienne. Mattia Palabretti colla son arme sur le front de l'homme tremblant de douleur. Et, trempé par la pluie, il écrasa la détente de son arme en disant les yeux pleins de haine et d'avidité : « Maintenant, c'est moi qui dirige l'organisation. »

1^{er} prix
dans la catégorie Poésie

« *Voie* »

par **Sophie Bonnet**
(Aigues-Mortes)

Vois l'archet glisser avec douceur
Vois la douleur
Celle des notes arrachées à la partition
Celle des humains aveuglés par leurs occupations

Sur le trottoir humide devant le mur craquelé
La rumeur se faufile entre les piétons
Les sons s'élèvent cherchant compagnons

Quelques âmes pressées s'arrêtent enfin
S'éclairent alors les yeux du musicien
D'un coup d'archet magique il transforme le décor
Cueille les spectateurs
Leur ouvre la porte d'un jardin secret
Où l'herbe fraîchement coupée invite les cœurs à valser
Les ombres à danser nus pieds
Les êtres à vivre et à s'aimer

Sens !
Sens la caresse de l'instant
Sens le souffle de l'air frôler les cordes et les corps
Guider les passants au travers des allées florissantes
Emporter leur mélancolie
Adoucir leur vie

Aujourd'hui ce quartier où tu as maintes fois perdus tes pas
Se révèle être une oasis d'espoir
Parfumés aux accents du violoncelle
Les destins qui s'y croisent, prennent le temps de s'arrêter

Le temps d'écouter
De voir
Et de sentir
Les saisons miraculeuses défilier.

2nd prix
dans la catégorie Poésie

« *Salle de concert* »

par **Andrée Faure**

(Le Grau du Roi)

Juste au coin de l'avenue
Il y a une salle dans la rue
Où les gens passent en silence
Car ici il y a eu outrance.

Sous ce grand soir de musique
Où tout devait être fantastique
L'ouragan a transformé ce charme
En une symphonie de larmes.

Ce monstre déterminé est entré dans la ville,
Décidé, arme au poing, c'est toujours plus facile.

Devant cette jeunesse au vent de liberté,
Lui, le roi de l'horreur, il ne sait que tirer.

L'orage gronde sous des yeux apeurés
Ne pouvant que crier comme chant de pitié.

Dans ce bruit trépidant
Qui dure trop longtemps
C'est une farandole
Qui dans le sang s'envole
Laisant un tapis flamboyant
Comme des roses de printemps
Qui signeront pour toujours
En souvenir de ce jour.
Le seul secret de ces pleurs
C'est que l'union demeure.

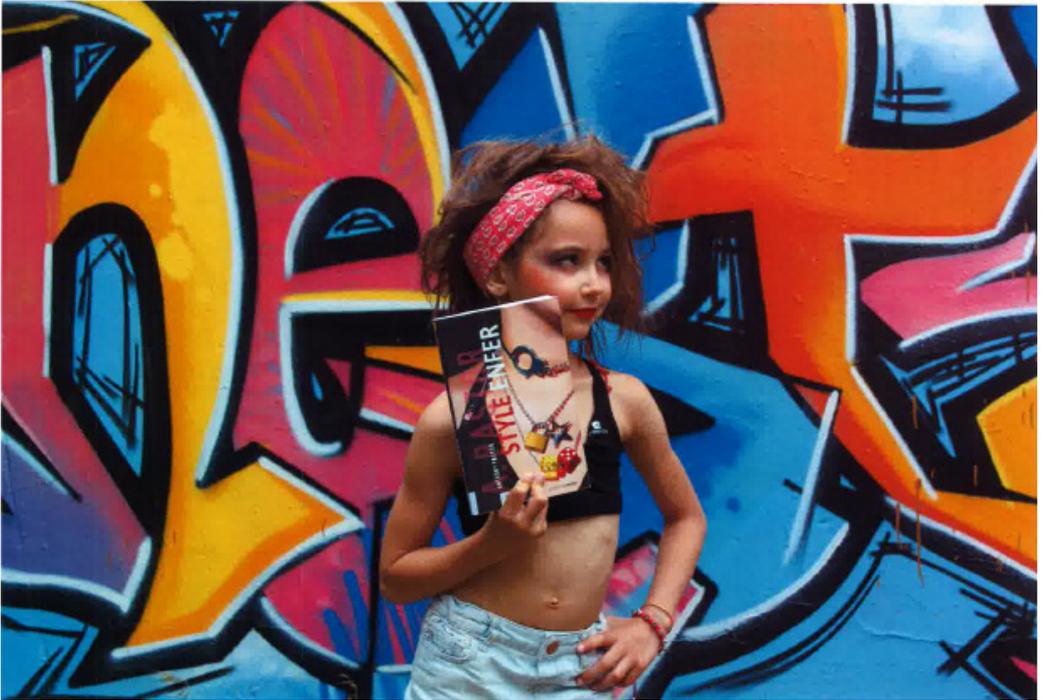
Il faut hurler au monde entier :
Trouvez la bonne clef
Faites valser cette vague rageuse
Contre un flot de houle mousseuse
Qui déverserait un voile de brume sur le monde
Et effacerait toutes ces images immondes.

La salle de concert pourra s'illuminer,
Et ouvrir sur un souffle de gaieté au vent de liberté

1^{er} prix dans la catégorie Bookface *

« *Liberté* »

par Marie Vesse, 8 ans (Aigues-Mortes)



* Les «bookfaces» sont des photos sur lesquelles on se met en scène avec la couverture d'un livre pour créer une illusion d'optique.

2nd prix dans la catégorie Bookface *

« *Un bouquin sinon rien* »

par **Victor Lalande**, 8 ans (Aigues-Mortes)



